

Félix Arnaudin, « le possédé de la lande », par Jean-Pierre Coustillon



Figure 1 : Le berger Jean de la lande du Pradeou

Né en 1844, à Labouheyre, au cœur des Landes, Félix Arnaudin restera toute sa vie profondément marqué par les paysages de landes infinies de son enfance et se définira par la suite comme « le possédé de la lande ».

Son univers, comme celui de tous ses contemporains a connu de profonds bouleversements avec la loi du 19 juin 1857 « relative à l'assainissement et à la mise en culture des landes de Gascogne » qui annonce une transformation qu'aucune autre région de France n'a connue. Elle impose en effet la plantation d'une immense forêt de pins sur un territoire qui était jusque là une lande infinie ou rien n'arrêtait le regard.

Certes le pin maritime est une espèce endémique à cette région et plusieurs expériences étaient menées depuis le XVIIIe siècle pour en intensifier la culture. Mais en 1857, les surfaces plantées en pins représentaient à peine 300 000 ha. En 1890, 850 000 ha étaient déjà boisés et le million d'hectares était atteint en 1920

Les communes ne disposant pas des moyens nécessaires à l'assainissement, elles vendirent leurs espaces communaux où les bergers avaient coutume d'amener paître librement leurs troupeaux depuis des temps immémoriaux. Les bénéficiaires sont d'abord les propriétaires locaux qui peuvent investir et vont assez rapidement profiter des bienfaits de « l'arbre d'or ». Imaginons le choc émotionnel qu'une telle transformation de l'environnement peut générer. Un jeune pin croît d'environ 30 cm par an. En moins de 10 ans, il atteint près de 3 m. Le paysage qui s'ouvrait à l'infini se ferme brutalement à la vue des habitants. Eux qui jouissaient de l'immensité de la lande se trouvent subitement enfermés dans une prison forestière « dont l'étouffant rideau borne implacablement la vue » (Félix Arnaudin). Simultanément, les modes de vie se transforment. Les bergers disparaissent non sans s'être vivement révoltés, les laboureurs deviennent gemmeurs ou bûcherons.

Félix Arnaudin appartient à une famille de petits propriétaires qui possède une soixantaine d'hectares et trois ou quatre métairies. Il aurait donc dû s'engager dans cette nouvelle économie comme les autres. Mais il prend le contrepied des gens de son milieu conscient que tout va changer très vite : les espaces infinis se ferment, l'organisation de l'habitat en quartiers et arials est abandonnée au profit d'une concentration dans les bourgs, les rapports sociaux se tendent et tous les savoirs qui faisaient la richesse de l'ancienne civilisation



Figure 2 : Le poulailler de la maison Daraou à Cornalis



Figure 3: Les lavandières à Labouheyre.

agro-pastorale sont voués à disparaître irrémédiablement. Il décide donc de s'engager à la sauvegarde des dernières survivances de ce monde, à contre-courant de son milieu social.

En 1874, alors âgé de trente ans, il vit un amour passionnel avec Marie, la bonne de la maison, de 12 ans sa cadette. Cela n'est pas non plus conforme aux normes sociales et l'histoire tourne au drame : Marie doit quitter la maison, et elle est placée dans une famille à Sabres. Arnaudin n'hésitera pas à traverser la lande, de nuit, à pied, pour la rejoindre (dix-neuf allers-retours de 36 km répertoriés dans son journal de chasse !).

C'est à cette époque qu'il choisit de se lancer dans la photographie et les premières images sont consacrées aux étendues infinies de la lande et aux lieux qu'il a parcourus avec Marie. Sa fascination pour les

paysages infinis est aussi liée à son expérience amoureuse et son engagement dans la photographie est une manière d'exprimer ses sentiments, sa poétique de l'espace, c'est pourquoi on ne peut réduire son œuvre photographique à un simple travail documentaire.

L'histoire d'amour finira plutôt bien puisqu'en 1881, Marie reviendra définitivement habiter à la maison et y demeurera avec Arnaudin le restant de ses jours.

Quoiqu'il en soit, cette histoire douloureuse a renforcé le sentiment d'isolement d'Arnaudin et son malaise vis-à-vis de son milieu. Il l'écrit dans son journal : « Mes trente ans ont sonné. Je suis sans position, sans fortune, sans force pour en acquérir, je n'ai plus d'amis... »¹. Il abandonne progressivement toute activité professionnelle pour se consacrer à son grand projet : constituer le maximum de savoirs et d'images sur cette civilisation qui disparaît sous ses yeux.

Même s'il souffre d'une timidité presque malade, Arnaudin est un esprit brillant, un perfectionniste qui sans cesse affine son travail, retarde ses publications.

Il est passionné par le travail intellectuel, s'est constitué une bibliothèque conséquente et n'est pas aussi isolé qu'il le prétend. D'abord parce que le chemin de fer qui passe à Labouheyre (et qui participe à la transformation rapide des Landes) lui permet d'aller facilement à Bordeaux, mais aussi à Paris où il achète son matériel photographique. Il entretient des correspondances avec d'importants personnages de son temps comme Paul Sébillot,

président de la Société des traditions populaires ou Armand Landrin, directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro et surtout Louis-Alphonse Davanne président de la Société française de photographie qui lui prodigue très régulièrement des conseils techniques par correspondance. Il est abonné à la revue de la Société française de photographie et connaît les tendances artistiques qui se font jour dans ce domaine.

Il faut donc aujourd'hui étudier Arnaudin au regard des courants de



Figure 4 : Pêcheurs à l'aygue loungue à Commensacq

¹ 23 septembre 1874



pensée et des mouvements artistiques de son époque dans lesquels il s'inscrit effectivement. Son œuvre photographique, très importante sur le plan ethnographique, l'est aussi d'un point de vue artistique. Ses mises en scène sont particulièrement élaborées, il a beaucoup travaillé la perspective ce qui est nouveau en son temps, et il a su maintenir une ligne naturaliste en pleine mode pictorialiste.

Parmi plus de 3000 clichés réalisés, seuls cinq sont reproduits de son vivant dans l'ouvrage sur les chants de la Grande-Lande en 1912 alors

qu'il est âgé de 68 ans !

À la fin de sa vie, ruiné, il vend sa maison en viager et lègue l'argent à son neveu afin qu'il édite quelques-unes de ses photographies. Ainsi est publié « Au temps des échasses » en 1928 à titre posthume (il est mort en 1921). Il faudra attendre les années 1970 pour voir la première exposition de quelques-unes de ses photographies, puis la publication de ses œuvres complètes dans les années 1990 et enfin, l'exposition exhaustive de son œuvre photographique en 2015 au musée d'Aquitaine de Bordeaux. Un siècle donc pour reconnaître une œuvre qu'on considère désormais comme majeure et qui doit trouver sa place légitime dans l'histoire de la photographie.

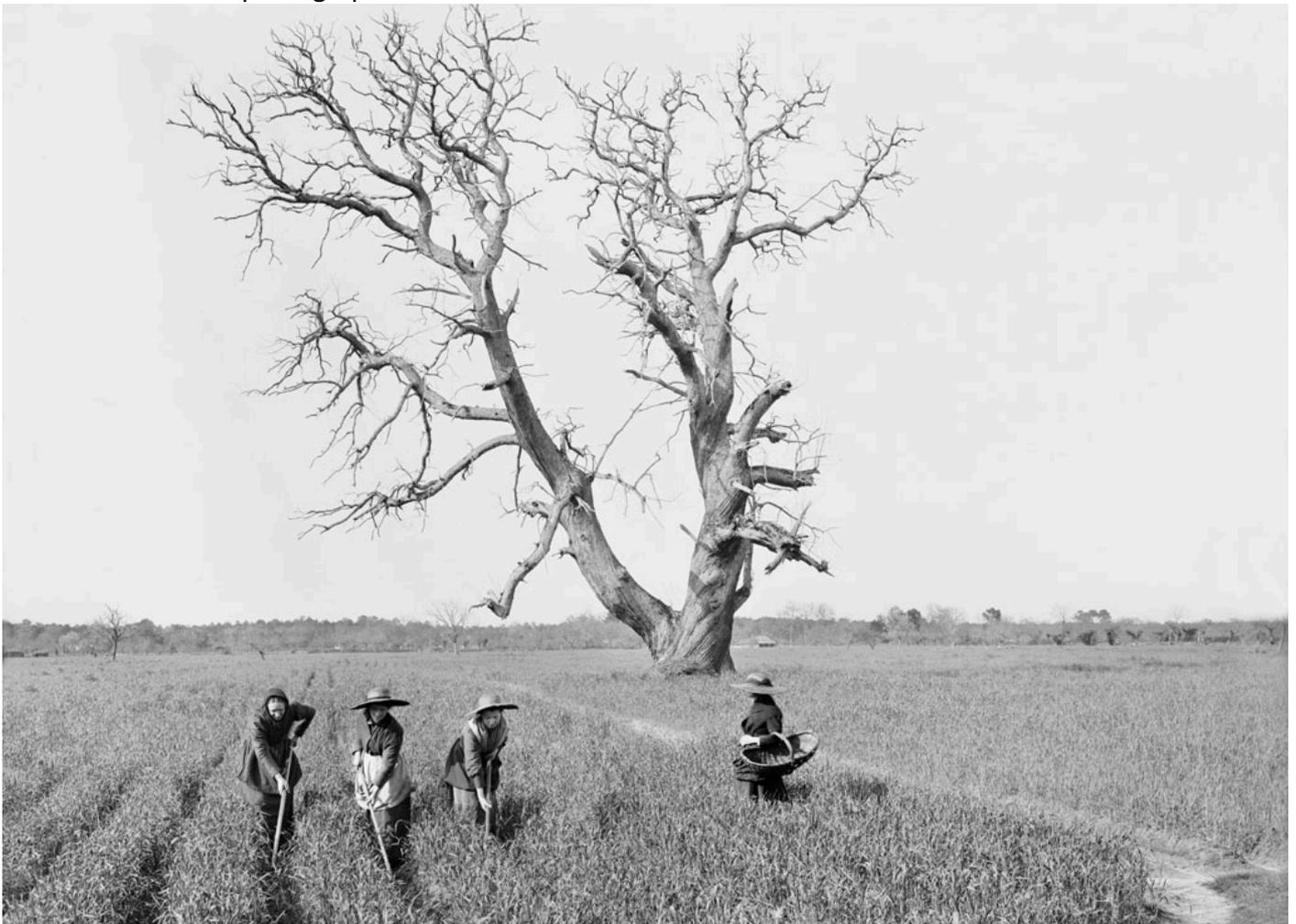


Figure 5 : Les sarcleuses à Sabres